



Entretien Plourin-Lès-Morlaix, une autre appropriation
© Philippe Madec

APPROPRIÉ A ET PAR...

L'indispensable invention d'un nouveau savoir-vivre-le-monde réclame l'engagement collectif et individuel de tout un chacun.

**Philippe Madec, architecte urbaniste, professeur à l'ENSAB
(théories et pratiques de la conception architecturale et urbaine),
membre titulaire du Club de Rome**

La crise contemporaine de la Terre s'avère. À des divers degrés, notre conscience partagée s'élargit et se nourrit d'un lot de connaissances mises à jour en permanence à propos du réchauffement du climat, de la raréfaction de l'énergie et de leurs conséquences sur les sociétés humaines. Il y a quinze ans, dans une parabole proclamant le troisième âge de la politique, métaphore marine menant du « radeau » par le « caboteur » au « gigantesque super-ferry », le philosophe allemand Peter Sloterdijk annonçait l'incompatibilité du monde ancien et du monde à venir. « On commence peu à peu à comprendre que l'actuel *way of life* et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre¹ » écrivait-il. Au terme de son propos, il posait l'obligation d'expérimenter et d'ajuster. Le nouvel et nécessaire usage du monde à venir ne naîtrait pas du simple amendement de nos pratiques anciennes, mais exigerait de l'invention. Voire de l'utopie, même pour répondre aux nouvelles exigences réglementaires. Les acteurs de l'établissement humain le savent. Ils y assistent et y participent. Le changement en cours des relations établies depuis des lustres par l'homme avec la Terre — et au-delà, avec la nature — chamboule de fond en comble les formes, l'espace et les relations humaines. Ils savent qu'ils sont engagés, sommés même, de construire les conditions de cet autre *way of life* de demain, de penser et de figurer l'avenir du quotidien pour le « petit homme » qui nous est aussi cher qu'à Alvar Aalto².

De l'installation des démarches de développement durable dans le monde, des constantes apparaissent, notamment l'hégémonie de la résolution par la technique de la crise environnementale. Pourtant, la nécessaire révolution des mentalités et des modes



Faire sienne un quartier de la ville apaisée, ici à Suresnes
© Philippe Madec

de vie qui nous réclame tous, ne se propagera pas seulement dans l'application de procédures techniques ou la mise en œuvre de techniques environnementales, même pertinentes. Ces procédures et ces techniques ne trouvent leur justesse dans la durée que si leur usage ordinaire par M. et Mme Tout-le-Monde est compris et correct. Si pour certains encore, il n'y a pas d'innovation sans une création

1. P. Sloterdijk, *Dans le même bateau*, Essai sur l'hyperbolique, Payot & Rivages, Paris, 1997, p. 85.

2. A. Aalto, *Art et technique*, discours prononcé à l'occasion de sa réception à l'académie de Finlande, le 3 janvier 1955. Traduction française dans Alvar Aalto, *De l'œuvre aux écrits*, Centre Georges-Pompidou, Paris, 1988, p. 170.

consistant « à socialiser des inventions technologiques »³, l'innovation en architecture et urbanisme consiste prioritairement à imaginer l'expérience, l'engagement individuel et collectif de chacun vers l'invention d'un nouveau « savoir-vivre-le-monde », dans une appropriation éco-responsable des situations de voisinage. Si pallier les excès passés de la technique requiert la technique, force est d'admettre que la valeur d'une technique dépend de l'usage qu'on en a. Les résultats dépendent des usages, et les usages procèdent de la culture.

Le développement est présenté sur trois piliers : environnemental, social et économique. L'oubli, à l'origine, de la culture comme pilier du développement durable étonne. Le rapport Brundtland précisait bien pourtant que « deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de "besoins", et plus particulièrement des besoins essentiels des plus démunis, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité, et l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir »⁴. Or les notions de besoin, d'état des techniques et des organisations sociales dépendent de l'histoire des peuples, des cultures de ces « figures historiques cohérentes »⁵ – ainsi que le philosophe français Paul Ricœur nomme les cultures –, et de leurs expressions quotidiennes, de ce qui ressort des groupes et qui convient aux individus en termes de constructions plausibles. La culture n'est pas la synthèse des singularités, mais leur multitude, leur irréductibilité donc.



Attendre à Lyon
Passer dans la ville lente, à Garches
© Jean-Louis Schoellkopf

Dans les domaines de la ville et de l'architecture, la revendication de la culture comme pilier du développement durable, renvoie à la notion de projet, et pas seulement à la protection des diversités culturelles. En 2002, l'Indien Rajendra Pachauri, président du GIEC (Intergovernmental Panel on Climate Change), dénonçait déjà le poids des spécialistes de la science atmosphérique, ses propres spécialistes. Il exposait que la compréhension sociale et culturelle des politiques énergétiques sera la condition sine qua non des actions concrètes dans les divers pays⁶. Au-delà du réquisitoire, il s'était agi pour lui de mettre en évidence l'écart entre la pensée technique abstraite due au caractère universel des données physiques et les conditions quotidiennes de la vie humaine toujours localisée. Même si nous assistons à une conscience mondialisée de la situation

3. B. Stiegler, in *Télérama*, 3 juin 2009, p. 22 et suiv.

4. G-H. Brundtland, *Our Common Future*, New York, ONU, 1987.

5. P. Ricœur, *Histoire et Vérité*, Paris, Seuil, 1955, p. 296.

6. R. Pachauri, « Les experts étudient l'effet socio-économique de l'évolution du climat », *Le Monde*, 21 février 2003.

planétaire, les modalités d'actions sont contextualisées et dépendent des cultures. Une belle idée n'est jamais réalisée si elle n'est pas comprise, appréhendée, faite leur par ceux qui la vivront. Ce qui est approprié l'est à une société et par une société. De fait la réalisation des idéaux des peuples épris de solidarité face au péril commun, dépend des cultures, qui ne forment plus le cadre, mais le moyen dialectique du passage au réel. Recourir aux cultures sert à rendre locales les approches techniques, plutôt que de laisser libre cours au dictat d'une approche mondialisée⁷.



Chiner à Bruxelles
Se marier à Plourin-Lès-morlaix © Jean-Louis Schoellkopf

rechercher la dimension culturelle, c'est-à-dire : rechercher « les figures historiques cohérentes » et les confronter aux questions du futur, est la voie qui permet de solliciter toutes les dimensions territoriales, des bourgs aux métropoles, des plus rurales aux plus ultra-marines, et de convoquer toutes les beautés des territoires.

Pour y parvenir sont convoqués à la fois la connaissance de l'état du monde dans sa nouveauté inédite, le courage de s'attaquer aux habitudes quotidiennes, aux désirs et à leurs multinationales, une force morale pour désigner ce qui reste possible et l'envie créatrice de proposer la vision anticipative d'un autre établissement humain. « Dans le même bateau », nous tous concourons à l'œuvre commune, nourris d'un utile sens de responsabilité vis-à-vis de la sphère publique, dans un contexte général d'urgence comprise, de crise de l'autorité, de discrédit du politique, de

7. *La clairvoyance* de Yona Friedman a en ce sens été exemplaire. Voir : *L'Architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, Paris, L'Éclat, 2003.

8. J-F. Guet, « *La ville durable Européenne : enjeux et perspectives* », <http://www.ffue.org/PDF/Certu-2009-JFGuet.pdf>.



Attendre ses enfants à Plourin-Lès-morlaix
© Jean-Louis Schoellkopf

Entrer lire
© Jean-Louis Schoellkopf

caractère peu lisible de la structure sociale et d'absence de projet politique apte à réunir la culture, le social, l'environnemental et l'économique. À tort, les acteurs traditionnels de la conception de l'établissement humain : homme politique, maître d'ouvrage, architecte, urbaniste, paysagiste, ingénieur rechignent à penser que les citoyens sont des leurs. Pourtant ce sont les « maîtres d'usage » aux côtés du maître d'ouvrage et du maître d'œuvre⁹. Au bout de la chaîne, ils portent et assument au quotidien la réalisation effective du projet. Ce sont les maîtres du quotidien.

Le jeu des acteurs se transforme, avec quelques tourments. L'élu au suffrage universel, issu de la démocratie électorale, a du mal à admettre la valeur à venir d'une démocratie participative. L'architecte a du mal à quitter sa revendication « romantique » au statut d'artiste, « cet abandon est douloureux »¹⁰. L'ingénieur admet mal que la vérité scientifique est soumise à une compréhension culturelle. Tous répugnent à quitter les pratiques de leurs anciens pouvoirs. Or dans ce monde bouleversé, ces attitudes les isolent. Quant à l'usager, il peine, lui aussi, à envisager une modification de ses acquis et de son mode de vie. Pourtant, grâce à eux ensemble, le sens de l'autorité change. Dans la conception durable des établissements humains, nous cherchons moins à savoir « qui a l'autorité » qu'à trouver « ce qui fait autorité ». Et l'expérience de terrain montre que ce qui fait autorité naît du partage. Un échange véritable, explique la philosophe américaine Hannah Arendt, s'il exclut non seulement la contrainte mais aussi la persuasion¹¹. Quand on discute d'un projet avec les usagers, les maîtres d'ouvrages et les élus, quand on parle au sein de l'équipe de maîtrise d'œuvre élargie, quand on partage les raisons des décisions, quand on remet en jeu ces décisions, quand les arguments du projet se construisent dans ces allers-retours entre chacun, alors c'est le projet qui fait autorité : il représente aux yeux de tous, l'expression d'un accord, de leur accord.

9. La notion de « maître d'usage » est employée par l'Union nationale des syndicats français d'architectes (UNSAFA) dans le cadre de sa remise du Prix du projet citoyen qui récompense une démarche de conception dans laquelle l'architecte a tenu un rôle de médiateur.

10. A. Laguarda, « L'éthique » in Philippe Madec, *Le Temps à l'œuvre citoyen*. Plourin-Lès-Morlaix 1991-2004, Philippe Madec, éditions Jean-Michel Place et Sujet-Objet, Paris, 2004, p. 177.

11. H. Arendt, « Qu'est-ce que l'autorité ? » in *La Crise de la culture, Huit exercices de pensée politique*, Gallimard, « Folio Essais », 1972, p. 123.



Se parler à l'ombre de Ledoux aux Salines Royales
d'Arc-et-Senans © Philippe Madec

Ci-dessous :
« Carré rouge » de Malévitch
à Saint-Petersbourg © Philippe Madec



Aujourd'hui, pour participer à l'indispensable tentative d'évasion de « la prison de l'actuel »¹², les architectes doivent engager toute la puissance de l'architecture dans le monde humain commun. C'est là que l'architecture regagne en vitalité et permet sa reconsidération absolue confrontée aux enjeux enfin abordés de l'avenir éventuel.

L'architecture, installation de la vie par la matière, procède d'une bienveillance aujourd'hui plus que jamais requise aux côtés du « petit homme ». La nécessité de lancer un projet humaniste pour la multitude n'engage-t-elle pas davantage l'architecture dans sa fonction organisationnelle, c'est-à-dire : dans sa fondamentale vocation politique ?

12. Pour reprendre la formule de Janine Delaunay à propos des futurologues en introduction au Rapport Meadows. J. Delaunay, *Halte à la croissance*, Le Club de Rome, Rapport Meadows, Fayard, Paris, 1972, p.20.